

Mes paupières étaient lourdes, et j'étais trop endormi pour les ouvrir malgré le soleil matinal d'automne qui entrait par la fenêtre. Je me blottis de plus belle dans la couverture bleue en cachemire que mon maître, Javier, m'avait achetée. Je fermai les yeux bien fort, heureux de profiter de quelques minutes de plus en compagnie de la couverture que j'aimais tant, et me tortillai jusqu'à trouver la position la plus confortable. Mais, malgré tous mes efforts pour retourner au pays de Morphée, quelque chose n'allait pas.

Clignant des yeux avec une détermination nouvelle, je me remis tant bien que mal à quatre pattes et regardai autour de moi. Je pris conscience, choqué, que je me trouvais dans une pièce qui ne m'était absolument pas familière. Où était passé le canapé où j'aimais faire la sieste ? La télé sur laquelle j'aimais regarder *Tom & Jerry* ? La table basse en verre contre laquelle je me cognais si souvent, et le tapis multicolore sur lequel j'adorais me rouler ? Pourquoi n'étais-je pas chez moi ?

La peur fit battre mon cœur très fort lorsque je jetai un coup d'œil derrière moi, d'un côté puis de l'autre, et je découvris que j'étais seul dans une petite salle qui contenait ma panier et un vieux cabas de jouets ainsi qu'un vieux fauteuil à bascule. Mes gamelles d'eau et de nourriture étaient placées près de la porte, et il y avait une peau

de mouton défraîchie au sol. Percevant des bruits de pas à l'extérieur de la pièce, je tournai la tête et regardai à travers une grande fenêtre en Plexiglas qui ouvrait sur un couloir très fréquenté. Il était plein de chiens excités et d'humains portant des uniformes verts.

Aussitôt, les souvenirs me revinrent à la vitesse d'un lévrier en pleine course ; mon corps entier se mit à trembler lorsque je pris conscience que j'étais aussi loin que possible de chez moi. Je me souvins, malheureusement dans les moindres détails, que j'avais été abandonné dans un refuge pour chiens par Javier, sans savoir le moins du monde pourquoi. Est-ce que j'avais été un vilain chien ? Est-ce que Javier ne m'aimait plus ? Est-ce que j'avais été méchant avec un autre chien ? Ou bien, pire, est-ce que j'avais commis le pire péché pour un chien et mordu un humain sans raison apparente ?

Empli de désespoir, je m'affalai à nouveau sur mon lit, couvrant mes yeux de mes pattes, et tentai de comprendre pourquoi Javier m'avait amené pourrir ici comme tant d'autres chiens avant moi. Je savais que La Queue des oubliés – c'est le nom que nous donnons, nous autres chiens, aux refuges comme celui-ci – était réservée aux chiens dont personne ne veut. C'est là qu'on relègue les errants, les abandonnés et les chiens impossibles à aimer. Était-ce là ce que j'étais désormais ? Étais-je impossible à aimer ? J'avais adoré Javier, mon maître, et j'avais cru qu'il m'aimait aussi. Nous avons passé trois ans ensemble, depuis mon enfance de petit chiot, et j'avais été incroyablement heureux avec lui. Que s'était-il donc passé pour qu'il ne m'aime plus ? Je hurlai de désespoir. J'aurais fait n'importe quoi pour remonter le temps et revenir sur ce que j'avais bien pu faire pour inciter Javier à m'amener ici. Je l'aimais, il était mon maître, mon univers ; j'aurais tout simplement été prêt à mourir pour lui.

Je ressentis une vague d'horreur renouvelée en prenant conscience que maintenant que Javier m'avait laissé ici, je n'allais jamais le revoir. Envisager toute une vie sans mon maître adoré et – c'était ainsi que je le considérais – mon meilleur ami était terrible. Je hurlai de plus belle quand son beau visage d'Argentin apparut dans mon esprit. Je l'aimais, il me manquait, et je ne pouvais pas imaginer vivre sans lui.

Je passai en revue mon comportement des derniers jours, des dernières semaines, incapable de mettre la patte sur quoi que soit que j'aurais fait de particulièrement vilain. Au contraire, je croyais avoir été un bon chien : je m'étais assuré de me retenir de m'étaler sur les habits de Gabriella, la petite amie de Javier ; je n'avais pas fait trop de bruit en mangeant mes croquettes ; je ne les avais pas embêtés trop souvent, ni lui ni elle, en réclamant des promenades au parc.

Je hurlai à nouveau, puis j'entendis soudain la porte s'ouvrir, suivie de pas s'approchant doucement de moi. À l'odeur, je savais que c'était un humain qui venait d'entrer. Mais savoir qui c'était ou ce que cette personne me voulait ne m'intéressait pas. Je ne voulais que rester là, les pattes sur les yeux, pour l'éternité, et rien ni personne n'allait me faire changer d'avis. Aucun discours, aucune action. Lorsque l'humain arriva près de moi, je sentis que la personne s'accroupissait ; des genoux recouverts d'un jean me frôlèrent la joue. Après un moment de pause, je sentis des doigts très doux, sans doute ceux d'une femme, qui me caressèrent la tête, puis le dos.

— Comment ça va aujourd'hui, Percy ? demanda-t-elle gentiment.

— Horriblement mal, jappai-je, les pattes me couvrant toujours les yeux.

— Ça ne m'étonne pas, ce que tu as subi est affreux.

Évidemment que tu es sous le choc. Mais je suis là pour t'aider à t'en remettre, je te le promets.

— Je ne te crois pas, jappai-je à nouveau. Rien de ce que tu peux dire ou faire n'arrangera tout ça. Mon maître ne m'aime plus et il me manque. Je ne connaîtrai plus jamais l'amour.

— Oh, Percy, soupira la femme. Je te promets que tu connaîtras à nouveau l'amour. Nous ferons tout pour ça. Je m'appelle Kelly ; tu ne te souviens peut-être pas, mais c'est moi qui t'ai ausculté hier soir lorsque ton ancien maître t'a amené.

— Je me souviens, gémis-je doucement.

— À partir de maintenant, ma mission personnelle est de te trouver une famille idéale qui prendra bien soin de toi. Des gens qui t'aimeront pour toujours, dit Kelly d'une voix douce.

Il était rare de rencontrer un humain qui comprenne ce que nous autres les chiens tentions de communiquer par nos aboiements, mais Kelly, au contraire de Javier et Gabriella, m'avait immédiatement compris. Sa voix avait quelque chose d'apaisant à mes oreilles, et je décollai mes pattes de mes yeux pour la regarder de plus près. Son visage avait une expression ouverte et chaleureuse ; il était petit, avec un nez retroussé, et des mèches grises se mêlaient à sa toison blonde. Kelly me souriait, et j'eus l'impression que j'avais affaire à quelqu'un qui en connaissait long sur la vie. Sa présence seule suffisait à me détendre.

Elle continua à caresser mon pelage doux, et se pencha, approchant son visage du mien.

— Tu n'auras pas à attendre longtemps pour avoir un nouveau foyer, Percy. Tout le monde aime les carlins, tu verras.

En réponse, je lui léchai la joue. Je savais bien qu'elle disait ça par gentillesse. Après tout, si ç'avait été vrai, Javier ne m'aurait jamais abandonné.

— J'ai un secret à partager avec toi, Percy. J'ai toujours eu un faible pour les carlins, et je suis folle de toi depuis que tu es arrivé hier. Je vais m'assurer que quelqu'un de véritablement spécial t'adopte, parce que je veux que tu aies la plus heureuse des vies.

Elle me souleva entre ses mains douces et chaudes, et me couvrit la figure de bisous. Ses lèvres tendres me faisaient l'effet de papillons effleurant ma fourrure de leurs ailes, et ma peau se rida de plaisir. Puis elle me reposa.

— Je sais que ça t'a fait un choc. Être abandonné par son maître n'est pas plaisant, mais je veux que tu saches que tant que je m'occuperai de te chercher une famille très spéciale pour prendre soin de toi, je serai aussi la personne qui s'occupe de toi. Tu me comprends ? dit-elle de sa voix suave.

J'aboyai avec un peu plus d'enthousiasme pour la première fois depuis que j'étais arrivé – je voulais lui faire entendre que je l'avais bel et bien comprise. L'idée que Kelly allait prendre soin de moi me plaisait.

— Bien. Comme j'aime m'assurer que mes amis comme toi passent de bons moments tant qu'ils sont ici, je les encourage à jouer le plus possible, dit-elle en riant, tout en s'approchant de la grande fenêtre en me faisant signe de la suivre.

La fenêtre donnait sur une large cour à l'arrière du refuge, que j'avais brièvement aperçue en arrivant, mais j'étais tellement perplexe à ce moment-là que j'avais été incapable de tout bien regarder. Je jetai un œil et remarquai plusieurs chiens en train de jouer avec des humains en uniformes verts comme Kelly, tandis que d'autres étaient assis par terre et discutaient. Ils n'avaient pas le moins du monde l'air triste. Au contraire, je vis un cockapoo particulièrement excité courir d'un bout à l'autre de la cour et faire voler les feuilles d'automne derrière lui : il avait l'air véritablement joyeux.

— Tu vois comme certains courent partout ? dit Kelly, qui semblait une fois de plus lire dans mes pensées. Eh bien, ce sera toi aussi dans quelque temps. Tu auras droit à des câlins, des promenades, des moments pour courir dans la cour, et des amis aussi. Ce ne sera pas si mal, tu verras, et je m'occuperai de toi.

Je frottai ma tête contre ses jambes en signe de gratitude. Rien que la compagnie de Kelly me redonnait de la force. Même si j'avais toujours désespérément envie de rentrer chez moi, j'avais le sentiment qu'en la personne de Kelly, j'avais véritablement quelqu'un qui allait prendre soin de moi comme si je lui appartenais.

— Et maintenant je vais te laisser, puisqu'on dirait bien que tes voisins, Barney et Boris, sont de retour.

Kelly me sourit en m'ébouriffant à nouveau le dessus de la tête et les oreilles.

— Je reviendrai un peu plus tard.

Pendant que Kelly sortait sur un signe de la main, je vis un West Highland terrier entrer dans la pièce à ma gauche et un beagle âgé, qui avait l'air d'en avoir marre, entrer dans la pièce à ma droite. Je m'approchai tout près des grands panneaux de plastique transparents qui me séparaient de ces chiens et me présentai d'un aboiement poli.

— Je m'appelle Boris, répondit le westie.

— Et moi Barney, indiqua tristement le beagle.

Je remarquai que Barney était encore mouillé après le bain qu'on venait clairement de lui donner, et qu'il avait une écorchure au ventre. Il sauta au sol devant moi, avec un air décidément bien triste.

— Comment tu t'es fait ça ? demandai-je d'un aboiement curieux.

— En essayant de passer dans une chatière, répondit-il plaintivement, ses longues oreilles donnant à ses tristes yeux marron l'air encore plus malheureux. Je voulais voir

si je pouvais emménager dans la maison voisine quand mon maître est mort. Mais je suis resté coincé dans la chatière, et les voisins m'ont amené ici.

Je secouai la tête, étonné. Les beagles étaient censés être intelligents, et ce n'était pas là la chose la plus intelligente que j'avais entendue de la part d'un d'entre eux. Mais je pris conscience que ce n'était pas le bon moment pour irriter Barney. Je jappai donc ma sympathie en retour, tout en l'examinant de la tête aux pattes. Une fois son ventre guéri, il ne faisait aucun doute qu'il serait un chien très séduisant et qu'on l'adopterait très vite. Ce que je lui déclarai sans attendre.

— Tu crois vraiment ? demanda Barney, un peu ragailardi ; ses tristes yeux marron me semblèrent un peu moins malheureux.

— Oh oui, dis-je d'un ton docte, comprenant aussitôt qu'avec un peu d'amour et de soin, Barney pouvait devenir un très beau chien. Ils vont se battre pour t'adopter.

— Percy dit vrai, aboya Boris avec force à travers la paroi de plastique. Tu n'auras pas longtemps à attendre pour avoir un foyer.

La queue de Barney battait contre le sol d'excitation.

— Oooh, vraiment ?

Il ne dit rien pendant un instant, puis me regarda.

— Eh bien, je ne pense pas que ça prenne longtemps avant que quelqu'un ne t'adopte aussi. Tout le monde aime les carlins, n'est-ce pas ? dit-il, faisant écho à l'opinion de Kelly.

Boris s'affala par terre.

— Ça aussi, c'est vrai. Vous allez être adoptés tout de suite, tous les deux, et je vais rester seul pour l'éternité.

— Bien sûr que non, raisonna Barney.

— Mais si, aboya Boris. Je suis un mauvais chien. Mon ancien maître Sam et sa femme, Emma, ne voulaient jamais

s'occuper de moi. J'étais toujours dans leurs jambes, en travers de leur chemin.

— Je suis sûr que c'est faux, répondis-je. Tellement de maîtres pensent que nous autres chiens n'avons besoin de rien à part d'une gamelle pleine et de quelques promenades. Ils ne se rendent pas compte que nous avons besoin de compagnie, d'affection, et...

— ... d'amour, interrompit Boris. Mes maîtres ne m'ont jamais aimé. Ils croyaient m'aimer, mais au fond, je ne faisais que leur compliquer la vie.

J'eus un pincement au cœur pour ce jeune chien. À peine sorti de l'adolescence, il était un tout petit peu plus jeune que moi. Malgré mes propres peurs au sujet de l'avenir, j'avais envie de réconforter Boris.

— Tu as vu comme Kelly et les autres ici sont gentils. Elle va te donner de l'amour, jouer avec toi, t'écouter, et tout ça pendant qu'elle te cherche un bon foyer.

— Va lui falloir de la chance, aboya Boris, sombre. Mon maître Sam me disait souvent que j'étais tellement pénible que personne d'autre ne pourrait me supporter.

Je grondai sourdement. *Ce fameux Sam est apparemment indigne de lécher les pattes de Boris*, me dis-je avec colère.

— Tu n'es pas pénible, jappai-je furieusement. Tu es un gentil chien, Boris.

— N'écoute pas tes anciens maîtres, ajouta Barney. N'importe quelle famille aurait de la chance de t'avoir.

Boris leva les yeux au ciel.

— Facile à dire pour vous, vous êtes tous les deux bien plus mignons que moi. Personne ne voudra de moi.

— Mais ça n'a pas toujours été comme ça, protestai-je. Je me sentais aussi mal que toi maintenant quand mon ancien maître Javier m'a abandonné ici hier soir.

— Il était comment ? demanda Barney.



Je soupirai et sautillai jusqu'à la porte, sans savoir par où commencer. Quand je pensais à Javier, je me sentais misérable. Bien qu'il m'ait abandonné ici, j'avais toujours de l'adoration pour lui, et s'il était arrivé à cet instant, j'aurais fait n'importe quoi pour lui.

— Javier était un docteur venu d'Argentine qui aimait ce qu'il y a de mieux dans la vie, et il me traitait comme un roi, avec les meilleures nourritures, friandises et jouets qu'on puisse acheter, dis-je à Boris d'une voix bourrue. Nous vivions à Battersea dans un appartement avec vue sur la Tamise depuis qu'il m'avait adopté chez ma mère il y a trois ans, alors que je n'avais que quelques mois.

— Une belle vie, on dirait, jappa Boris avec admiration.

— Oh oui, grognai-je. Je faisais la sieste pendant que Javier était au travail, puis quand il rentrait, il buvait une bière qu'il prenait dans le frigo et il m'emmenait faire une promenade au parc. On bavardait et je rongais des balles de tennis. Si Javier travaillait tard, c'est sa petite amie Gabriella qui s'occupait de moi à sa place. Ce n'était jamais aussi bien ; nos promenades n'étaient jamais assez courtes à son goût.

— Que s'est-il passé, alors ? demanda Boris, interrompant mes souvenirs.

— Un soir, j'étais en train de regarder la télévision, aboyai-je d'un ton lugubre, et j'ai remarqué qu'ils étaient tous les deux en train de remplir leurs valises avec leurs affaires. Une fois les valises pleines, Javier m'a pris dans ses bras, fait un câlin, et m'a dit qu'il m'aimait mais que Gabriella et lui devaient rentrer à Buenos Aires parce que leurs visas avaient expiré.

— Pourquoi ils ne t'ont pas emmené ? demanda Barney, plein de bon sens.

Je haussai mes petites épaules et sentis trembler ma babine inférieure. Je m'étais posé la même question à ce

moment-là, tout en aboyant tant et plus en suppliant Javier de m'emmener, mais il avait ignoré mes supplications. Au lieu de ça, il avait rassemblé toutes mes affaires puis appelé un taxi pour m'abandonner ici.

— C'est horrible, dit Boris à mi-voix. Tu devais être terrifié.

Mon pelage fut parcouru de tristesse tandis que je me souvins d'avoir regardé Javier partir, me souvins combien mon corps avait tremblé de peur quand j'avais pris conscience qu'il allait vraiment m'abandonner dans un refuge, quelque part aux confins sud de Londres. Mes bajoues ridées brûlaient de honte quand je me rappelai mes aboiements pour le supplier de ne pas me quitter, pour l'assurer que j'étais désolé si j'avais fait quoi que ce soit, que je serais sage à l'avenir si seulement il revenait me chercher et m'emmenait avec lui en Argentine. Mais mes jappements désespérés et pathétiques étaient tombés dans l'oreille d'un sourd et mon ancien maître était remonté à l'arrière du taxi sans même me lancer un dernier regard.

— J'étais terrifié, dis-je tout bas. Je le suis toujours.

En vérité, j'étais tellement terrifié que je n'avais pas encore avoué ma plus grande peur à qui que ce soit ici, même pas à Kelly. Même si elle réussissait à me trouver une famille qui m'aime, qui m'adore, rien ne les empêcherait de me quitter à leur tour. Qui pouvait garantir qu'ils allaient me garder pour toujours ? Javier m'avait appris une chose : parfois, l'amour ne suffit pas.